

Salem Chaker

Langue et écriture berbères au Sahara

In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°32, 1981. pp. 71-75.

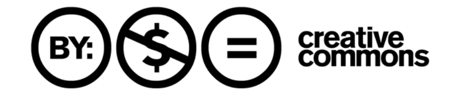
Résumé

L'auteur présente un résumé sommaire de l'état actuel de la langue et de l'écriture berbères au Sahara, les aspects socio-linguistiques et les prospectives de la recherche.

Abstract

The author submits a short summary of the present state of the Berber language and writing in Sahara, as well as its socio-linguistic aspects and the prospects in the field of research.

doi : 10.3406/remmm.1981.1920



Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, 32, 1981-2.

LANGUE ET ÉCRITURE BERBÈRES AU SAHARA

par Salem CHAKER

Nous nous proposons ici de faire un point sommaire sur le domaine berbère saharien, en insistant notamment sur les aspects socio-linguistiques, sur l'état actuel des études et les perspectives de la recherche.

A tous points de vue, le berbère saharien apparaît comme un maillon essentiel de l'ensemble berbère et présente les caractéristiques d'une situation de « laboratoire ».

On doit distinguer entre deux sous-ensembles linguistiques que tout tend à opposer : le domaine touareg et le groupe des parlers du Sahara central et septentrional que l'on a qualifié de « résiduels » (A. Basset, 1948) ou de « zénètes » (S. Chaker, 1972).

I. LES PARLERS « RÉSIDUELS » OU « ZÉNÈTES » DU SAHARA CENTRAL ET SEPTENTRIONAL

Ce sous-ensemble regroupe tout un chapelet d'oasis et de cités berbérophones, s'étendant en arc de cercle, du sud-ouest du Sahara algérien jusqu'au nord du désert libyen :

- le Tidikelt (Tit) et le Touat (Tamentit et Tittaf),
- la quasi totalité des ksours du Gourara (Timimoun),
- une partie des ksours du Sud-oranais, entre Béchar et Aïn Séfra, de part et d'autre de la frontière algéro-marocaine,
- le Mzab,
- Ouargla et Ngoussa,
- l'Oued Righ, autour de Touggourt,
- une série de villages du Sud Tunisien,
- le Djebel Nefoussa, Ghadamès, Sokna et Aoudjila en Libye.

Ces communautés berbérophones, souvent très isolées les unes des autres, ne dépassent pas parfois quelques centaines de locuteurs. On a donc affaire à un ensemble de micro-communautés sédentaires, entourées de populations traditionnellement nomades de langue arabe. Toutes ces communautés berbérophones pratiquent de ce fait un bilinguisme intensif et ancien.

Sur le plan démographique, on risquera, avec la plus extrême prudence, un chiffre *maximal* de 300 000 personnes pour l'ensemble de ces points berbérophones, la plus grosse concentration se situant au Mzab. En fait, toute évaluation quantitative est hautement hasardeuse, en l'absence de recensements linguistiques systématiques. Divers facteurs contribuent à rendre toute estimation très problématique :

– il est possible qu'il y ait régression, voire disparition du berbère sur certains points très isolés pour lesquels on ne dispose pas d'informations récentes (Touat-Tidikelt, Sokna, Aoudjila...);

– l'intensité du bilinguisme dans ces zones et l'étroitesse des communautés font que la berbérophonie est parfois difficile à détecter (le berbère étant réservé aux situations domestiques et intimes). Le problème est particulièrement aigu pour les points qui ont connu un profond bouleversement de leur population par des apports massifs venus de l'extérieur avec le développement pétrolier et industriel (personnel pétrolier, administrations et armée, commerçants, sédentarisation rapide des populations nomades arabophones environnantes).

Le cas le plus typique de ces transformations est sans doute celui de Ouargla, véritable capitale pétrolière du Sahara algérien, dont la population autochtone berbérophone ne constitue plus qu'un îlot très minoritaire dans la ville.

On rappellera à ce sujet que le recensement algérien de 1976 a exclu toute question concernant la pratique du berbère...

Sur le plan des faits linguistiques eux-mêmes, tous ces parlers sont très proches les uns des autres et constituent un sous-ensemble linguistique présentant une réelle homogénéité, auquel on peut réserver le qualificatif de « zénète », du nom que la plupart de ces groupes donnent eux-mêmes à leur parler *(znatiya)*. On réservera cependant le cas de Ghadamès dont le parler est très particulier, et celui des oasis libyennes (Sokna, Aoudjila).

A l'intérieur de cet ensemble, les parlers du centre-nord-est (Mzab, Ouargla-Ngoussa, Oued Righ, Djebel Nefoussa), extrêmement proches les uns des autres, forment une unité qui s'oppose aux parlers du Sud Oranais et du Gourara qui ont connu des évolutions particulières et ont subi de fortes influences de l'arabe (et d'autres langues ?).

Globalement, ces parlers ont été peu étudiés et sont encore mal connus. Pour la plupart d'entre eux, on ne dispose guère que de quelques textes déjà très anciens (notamment les travaux de R. Basset au siècle dernier).

On ne peut s'appuyer sur des travaux récents de quelque ampleur que pour Ghadamès (Lanfry) et Ouargla (Delheure), pour lesquels on a désormais des corpus de textes et des éléments d'analyse sérieux. Ces lacunes de la documentation devraient pourtant se combler en partie dans les prochaines années, avec la publication des travaux de Delheure (Mzab) et Mammeri (Gourara), actuellement en préparation.

La situation socio-linguistique de ces parlers est extrêmement propice aux recherches sur les contacts de langues et les faits de bilinguisme, qui, dans le domaine berbère ont été très peu étudiés. Sur le plan interne, leurs spécificités phonético-phonologiques, grammaticales et lexicales les distinguent nettement à la fois du berbère nord et du touareg. De ce point de vue, ces parlers apparaissent souvent comme le chaînon manquant, permettant la reconstruction historique du berbère

commun. Le fait est particulièrement accusé pour Ghadamès, que l'on peut considérer comme la charnière entre le touareg et le reste du berbère.

II. LE MONDE TOUAREG

Le touareg s'étend sur quatre pays : Algérie, Libye, Niger, Mali et, sur sa frange méridionale, déborde sur la Haute-Volta. Son aire d'extension est donc immense et couvre des situations socio-économiques, historiques et écologiques très diverses. Traditionnellement (et de façon assez sommaire), on oppose les Touaregs sahariens (Algérie, Libye) aux Touaregs Sahéliens (Niger, Mali). Sur cette zone démesurée, le touareg n'est parlé que par une population réduite, que l'on peut évaluer à 800 000 personnes (400 000 au Niger, 300 000 au Mali et 100 000 pour le reste de son aire).

Sur la quasi totalité de son domaine, le touareg est concurrencé par d'autres langues : au nord (Algérie, Libye) par l'arabe, introduit massivement depuis l'intégration définitive dans les états algérien et libyen; au sud, par des langues négro-africaines comme le haoussa et le peul.

Le parallélisme entre la zone méridionale et la zone septentrionale n'est cependant qu'apparent : au nord, les touaregophones étant très peu nombreux, la langue est véritablement menacée d'extinction par assimilation linguistique des populations. Actuellement, la composante non-touarègue est très fortement majoritaire. Au sud, quelle que soit la complexité de la situation linguistique, le touareg est parlé par des communautés beaucoup plus larges et denses; de ce fait, le risque de disparition est quasiment inexistant.

De plus, au Niger et au Mali, le touareg est reconnu comme langue nationale, et des expériences d'alphabétisation et de scolarisation en touareg ont été initiées depuis 1966 (Conférence de l'UNESCO à Bamako). Le Niger semble d'ailleurs avoir pris une certaine avance dans ce domaine avec une multiplication de publications en touareg (émanant souvent d'institutions étatiques). Alors qu'en Algérie et en Libye, l'arabe est langue nationale et officielle exclusive, le touareg ne bénéficie d'aucune prise en charge institutionnelle.

Pendant longtemps, l'essentiel de la documentation disponible a porté presque exclusivement sur les parlers touaregs nord (*Tamahaq* de l'Ahaggar). Récemment, les centres d'intérêt se sont déplacés vers le sud, surtout vers le Niger (parlers de l'Aïr et des Iwellemmeden). On a maintenant pour ces parlers des textes et des instruments linguistiques sérieux et plus nombreux (voir notamment nos comptes-rendus dans la *R.O.M.M.*). Malgré ces réajustements récents, il subsiste cependant toujours un très fort déséquilibre dans les connaissances, en faveur de la *tamahaq* de l'Ahaggar, notamment dans le domaine du lexique et de la grammaire, où les travaux de Ch. de Foucauld demeurent inégalés et ont été renforcés par les contributions de J.M. Cortade et surtout de K.G. Prasse.

Le touareg, par de très nombreux traits (phonologiques, grammaticaux et

lexicaux), se distingue très fortement du reste du berbère. À tel point que certains auteurs le considèrent comme une « langue » particulière, apparentée mais néanmoins nettement détachée du reste de l'ensemble berbère. Même si l'on peut contester cette conception, il n'en demeure pas moins que les spécificités du touareg sont telles que l'on doit admettre que ce dialecte constitue une branche tout à fait particulière du berbère, et que cette différenciation est ancienne et n'est pas due simplement à des causes superficielles et accidentelles (par exemple, l'action de substrats ou d'adstrats linguistiques différents : arabe dans le Maghreb et langues négro-africaines pour le monde touareg). La grande majorité des traits spécifiques du touareg semblent bien être des éléments *conservés* (même si l'on peut aussi déceler quelques marques d'innovations propres au dialecte). Ce conservatisme extrême, généralement attribué à l'isolement du groupe, fait du touareg une pièce maîtresse pour la reconstruction du « berbère commun ».

Une autre des originalités du monde touareg est la conservation de l'écriture berbère (*tifinaγ*). Dans toute l'aire berbère, les Touaregs sont les seuls à avoir maintenu l'usage de l'écriture berbère jusqu'à nos jours ; partout ailleurs, cette écriture semble être sortie de l'usage dès la fin de la période antique. La survie de cette écriture chez les Touaregs est un phénomène tout à fait étonnant dans la mesure où les *tifinaγ* n'ont jamais servi de support à une littérature ou à un quelconque embryon de civilisation de l'écrit : la fonction essentielle de cette écriture semble être ludique et symbolique. Son rôle utilitaire, dans la société traditionnelle, paraît bien avoir été extrêmement réduit. En dehors des problèmes que posent les *tifinaγ* actuelles, l'ensemble des inscriptions dites « sahariennes » ou « touarègues anciennes » qui couvrent toute l'étendue du Sahara constitue un autre champ d'études épigraphiques d'un intérêt certain. Ces inscriptions, pour lesquelles on n'a que très peu de repères chronologiques, attendent toujours d'être déchiffrées. Elles pourraient être d'un apport considérable dans les recherches sur l'origine du peuplement du Sahara (données sur les mouvements migratoires, datations...).

Dans la même perspective, une étude systématique de la toponymie saharienne, menée en collaboration avec les africanistes, permettrait sans doute de vérifier les hypothèses classiques sur les mouvements de populations au Sahara à l'époque préhistorique et protohistorique.

Alors que partout ailleurs, le berbère est en contact avec l'arabe, le touareg, sur ses franges méridionales, jouxte des langues négro-africaines, et parfois même se superpose à elles, donnant ainsi naissance à ce que l'on a appelé (sans doute à tort) des « langues mixtes » (In Gall, Tégédda n tésemt...), dont P.F. Lacroix avait entamé l'étude.

On le voit, et ce survol ne prétend pas être exhaustif, le domaine du berbère saharien est un secteur d'un très grand intérêt scientifique, dans lequel de nombreuses recherches mériteraient d'être engagées : en linguistique descriptive, linguistique historique, socio-linguistique, épigraphie, toponymie...

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

On se reportera aux bibliographies berbères suivantes :

Basset A., *La langue berbère*, 1952 (1969) : bibliographie sélective, de 346 titres (avec classement géographique).

Galand L., « Les études berbères », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, depuis 1965 (chronique annuelle).

Applegate J.R., "The Berber Languages", *Current Trends in Linguistics*, 6, 1972.

(On trouvera dans ces trois titres la quasi totalité des références relatives au berbère saharien).

On pourra en outre se reporter aux présentations d'ensemble suivantes :

Basset A., « La langue berbère au Sahara, *Cahiers Charles de Foucauld*, 10, 1948, p. 115-127.

Chaker S., « La langue berbère au Sahara », *R.O.M.M.*, 11, 1972, p. 163-167.

Résumé

L'auteur présente un résumé sommaire de l'état actuel de la langue et de l'écriture berbères au Sahara, les aspects socio-linguistiques et les prospectives de la recherche.

Abstract

The author submits a short summary of the present state of the Berber language and writing in Sahara, as well as its socio-linguistic aspects and the prospects in the field of research.